

La relation de dépendance ou le Complexe du bébé-kangourou

La question qui depuis des décennies, agite¹ notre peuple est celle de la relation à la France, notre mère-patrie. Depuis des années tant du côté du pouvoir (de la mère) que du côté des enfants (les D.F.A.) les explications de notre situation de dépendance, au sens du lien fusionnel qui permet la vie et détruit la possibilité de s'affranchir d'une telle mise sous perfusion sont légions. Malheureusement, il semble à notre sens, que les explications données, demeurent souvent des réalités linguistiques, des images mentales, qui du fait de leur immatérialité, ne peuvent constituer que des réflexions inopérantes. Car c'est le propre même de la pensée, qui n'est pas d'agir, de mettre en action. On n'a jamais vu un concept ou une idée, agir pour *changer la vie*². Ici, nous dirons que l'intention, la parole, ne font pas l'action. D'autre part, l'inadéquation entre la représentation de la réalité et celle-ci fait que la réalité refuse obstinément de changer. Un peu comme si nous exhortions la population à revendiquer l'indépendance, et nous nous rendons compte qu'elle ne le fait pas, alors même que nous sommes persuadés de savoir que c'est ce dont elle a besoin. Nous pensons que c'est son droit le plus inaliénable et sacré à disposer d'elle-même³. Et comme elle n'ose pas le demander, nous le faisons pour elle-même si nous sommes un groupuscule et que nous pensons représenter la majorité (la liste nationaliste a obtenu 3,5% des votes aux élections régionales).

Face à cette tentative de *kaskôd*, nous trouvons les réponses de la mère, pour tenter de maintenir le lien, rappelant le lien indéfectible qui relie son enfant à elle, en lui disant qu'elle accepte de le reconnaître comme différent d'elle. Ainsi les colonies deviennent des Départements d'Outre-Mer puis des Départements Français d'Amérique. C'est un peu comme les pays sous développés qui deviennent des pays en voie de développement, puis des pays en développement. Seuls les mots changent, mais la réalité demeure.

Pour comprendre cette réalité, il nous a semblé opérant de proposer un concept qui, s'il demeure une représentation mentale, nous permet de comprendre la relation fusionnelle existant entre la mère et son enfant. Car nous pensons, à tort peut-être, que l'absence de compréhension et d'interprétation du lien dans sa réalité, ne peut permettre de sortir de cette fusion que par le passage à l'acte. En effet, l'enfant autonome, n'est pas celui qui vient manger tous les midi chez sa mère et/ou qui ne peut passer un jour sans lui téléphoner, et/ou qui fait appel à elle, pour résoudre ses moindres problèmes internes. L'enfant autonome est celui qui, tout en maintenant des relations régulières mais non exclusives avec la mère, peut prendre en charge son présent tout en préparant son devenir.

Ainsi nous avons trouvé, pour tenter de comprendre le lien qui nous lie enfant (Guadeloupe) à notre mère (la France) l'image du bébé-kangourou. Dans les maternités d'un nombre considérable de pays d'Amérique Latine, il est de coutume, en raison de l'absence de service de pédiatrie pourvus de moyens techniques avancés, de faire porter les bébés prématurés par leur mère. Ainsi installés dans une *poche ventrale* (sac de tissu dans lesquels sont confortablement installés les enfants) les bébés peuvent profiter de la chaleur et du lait maternel à souhait. Cette situation, nécessaire pour la survie des petits prématurés, a l'avantage de leur permettre de contempler le visage de leur mère et de bénéficier en outre de sa protection d'une relation permanente et exclusive avec elle. En plus de la satisfaction des

¹ Le terme ici est repris dans son sens latin *mens agitat molem* : l'esprit est le moteur du corps.

² Nous renvoyons le lecteur au concept utilisé lors de la campagne mitterrandienne, qui a précédé celui de *Génération Mitterrand*.

³ Cf : Lénine : Du droit des nations à disposer d'elles-mêmes, éditions sociales, Paris 1973.

besoins alimentaires, les besoins en stimulation verbale, et stimulations visuelle et affective sont assurés. Ce mode de prise en charge a fait ses preuves, car il a même été question dans certaines maternités parisiennes (Hôpital Béchère) de substituer ce mode de prise en charge qui permet d'éviter la coupure avec la mère, nocive pour la construction de l'espace psychique du nourrisson. Cette situation destinée à permettre la prise de poids et le développement du système immunitaire des bébés a permis de réduire de manière considérable la durée d'hospitalisation des enfants et à leur éviter le traumatisme nécessaire à leur survie que constitue la prise en charge en service de soins intensif de pédiatrie.

Cette situation qui, lorsqu'elle se prolonge au-delà du délai nécessaire à la survie et au bien-être du bébé, montre très rapidement ses inconvénients.

Nous avons le sentiment que dans le cas de la Guadeloupe, nous vivons une situation de bébé-kangourou prolongée. En effet, la résolution des conflits sociaux, économiques et politique passe toujours par l'appel immédiat à la Mère-France. Nous pouvons noter qu'en cas de conflits sociaux, la population dans sa grande majorité, qui va des politiciens encartés à un parti hexagonal, en passant par les partis politiques ou les organisations syndicales qui font sécession, sollicitent de manière systématique l'intervention de la France. Ceci peut s'expliquer par le fait que le bébé-kangourou habitué à dépendre entièrement de sa mère et ayant pour seul objectif visuel son visage, n'ayant pas fait l'expérience de ses propres forces, de sa capacité à gérer les choses qui le concernent, n'a d'autres solutions que de se retourner vers sa mère.

Nous nous reprochons souvent notre cécité à l'égard des pays de la caraïbe, en argumentant du fait que nous pensons être différents d'eux de par notre lien avec la France. Cela ne nous paraît pas surprenant car que voit le bébé-kangourou en permanence, sinon le visage de sa mère. Et puis, pour le bébé-kangourou, la présence de d'autres enfants ne se pose pas. Lui et sa mère ne font qu'un. Sa mère est là uniquement pour satisfaire ses besoins et il n'a besoin que d'elle. Cela pourrait expliquer notre rivalité fraternelle et permanente à l'égard de l'île sœur. Car il ne saurait être question de partage, car chaque bébé-kangourou a le sentiment d'être unique. La question ne se pose qu'en termes de relation exclusive à la mère. Et si on tente d'instaurer un échange, un partage, cela crée une rivalité *à la vie à la mort*. Car, pour le bébé-kangourou, la séparation signifie la mort. Elle ne peut se produire que dans la rupture ou la destruction de soi ou de l'autre. De fait, la relation avec la mère se pose de manière exclusive dans un clivage (rester contre le sein de la mère ou s'arracher à lui).

Or notre pratique professionnelle nous permet de penser que c'est dans la reconnaissance, le ressenti puis l'élaboration mentale de la réalité qui est la nôtre, qu'une évolution favorable est possible. Autrement dit, il s'agit de reconnaître la relation fusionnelle première nécessaire à notre survie, pour en sortir. Ce n'est pas dans le maintien de cette relation ou la négation de la dépendance première, que nous pourrions nous en sortir. Par ailleurs, toute situation, même la plus douloureuse au plan psychique a des avantages. En effet, l'expérience de l'esclavage, si elle a constitué une plaie jamais guérie à ce jour, en raison de la destruction de l'espace mentale de nos ancêtres et de la négation de notre humanité (l'esclave est considéré selon l'article 44 du Code Noir comme un bien meuble, un bien matériel) a permis que nous puissions développer des ressources jamais égalées à ce jour par aucun peuple sur terre, pour devenir ce que nous sommes. Aucun peuple à part les descendants d'esclaves n'a réussi en cent ans, à passer de l'état d'objet inanimé, sans âme à celui d'homme et d'intellectuel.

La relation de dépendance peut également être examinée, dans le mode d'éducation qui sévit encore dans notre département. Dans l'apparence, nous sommes passés d'une situation de dressage, dans laquelle les enfants devaient apprendre à faire bonne figure, à servir, à se soumettre à la volonté de l'adulte, caractérisée par une répression féroce, et un contrôle permanent des corps et des esprits, à une situation dans laquelle la loi dit qu'il faut respecter l'enfant car il est *une personne*. Bien évidemment, cette évolution brutale dans le temps, n'est pas sans poser des difficultés aux parents déstabilisés faute de moyen éducatif sans coercition. Mais nous pensons que la difficulté réelle est ailleurs. Pour le psychologue que nous sommes, nous savons que les plaintes et les symptômes expriment d'une part l'apparence, et d'autre part les patients expriment toujours leur souffrance en termes socialement acceptables, reconnus et codifiés. Ainsi un sujet ne viendra jamais parler à un chirurgien de son angoisse de l'opération, mais du siège de la localisation de sa douleur. En ce sens, le patient a toujours une attitude bienveillante à l'égard du spécialiste, en ne lui disant que ce qu'il peut entendre, accepter ou supporter.

Par conséquent, il ne faut pas rester dans l'apparence, dans le psychologiquement correct, pour comprendre la réalité de l'autre. Et nous pensons que si la société a évolué dans son apparence, il demeure une constante dans sa réalité profonde, dans son apparaître. L'éducation des enfants reste, malgré les années, basée sur le développement durable du modèle du bébé-kangourou. Lorsque nous regardons évoluer notre population, que nous écoutons son discours, nous remarquons que depuis des années, les enfants, en particulier les garçons, demeurent liés de manière indéfectible à leur mère. Ils veulent tellement lui ressembler que comme elle, ils se parent de bijoux. Et c'est précisément lorsque le discours revendique le plus le statut d'homme responsable, autonome et *debout* que l'on voit apparaître les signes extérieurs de cette dépendance. D'ailleurs un bébé-kangourou ne peut être debout car il est porté par sa mère. Mais il affirme sans cesse se tenir debout comme Rahan rappelait qu'il appartient à la communauté de ceux qui marchent debout. Nous avons ici un bel exemplaire du concept qui n'agit pas, d'une parole qui n'est liée ni à une reconnaissance de notre réalité, ni à un acte d'autonomie.

En d'autres termes, l'éducation, pour devenir opérante au sens où elle doit permettre à l'enfant de devenir un adulte autonome, doit passer par un renoncement de la mère à maintenir en son sein, son enfant. Car la relation d'amour doit permettre non plus l'impossibilité d'une séparation, mais celle qui fera que l'enfant de part l'amour, l'habitude de prise de responsabilité, la possibilité d'un choix, le respect de son discours, l'exigence de l'effort, l'apprentissage de la frustration, puisse dès son plus jeune âge, vouloir construire de manière optimiste son avenir. Aimer son enfant, ce n'est pas vouloir l'avoir en permanence avec soi, le maintenir au domicile jusqu'à l'âge de 30 ans. L'aimer c'est accepter qu'il puisse vivre sans nous. L'aimer c'est l'élever en acceptant que nous puissions mourir demain et qu'il deviendra quelqu'un sans nous. C'est à ce prix qu'il pourra vivre sereinement avec nous et non pas dans la culpabilité permanente que s'il nous quitte, il nous tuera. Car c'est illusion que dire, s'il nous quitte, il mourra. C'est bien parce-que la mère ne peut se séparer de l'enfant qu'elle lui prédit sa mort. Et une mère qui prédit et ne voit dans la séparation que la mort de son enfant, ne peut être une mère aimante. Dans notre société dans laquelle la mère constitue le poto-mitan, la place du père est ailleurs, mais pas dans la fusion-mère-enfant. Et c'est parce qu'il est un bébé-kangourou qu'il n'a pas besoin de père. Car être parent dans notre société, ce n'est pas permettre à un enfant de se construire, en acceptant les plaisirs et les douleurs de la vie, le permis et l'interdit, de construire une vie d'adulte futur lui permettant de devenir à son tour un parent. Être parent, c'est donner à l'enfant ce dont il a besoin pour vivre et non le maintenir dans la relation fusionnelle avec la mère.

Dans cette situation, le père, objet séparateur, intégrateur social et représentant de la loi, n'a pas sa place. Même si dans la réalité statistique d'aujourd'hui⁴, les pères sont plus présents dans l'espace géographique, ils ne constituent pas pour autant une référence éducative. Dans cette perspective peut être examiné le rapport à la loi et à la délinquance. La différence éducative entre filles et garçons provient nous semble-t-il de la différence dans le respect de la satisfaction. Les filles sont élevées pour devenir plus tard celles qui satisferont et se satisferont de la position de la bonne mère-kangourou. Le discours des mères d'adolescents délinquants est invariable : mon fils est toujours chez moi (ou en moi ou dans la poche kangourou) il a tout ce dont il a besoin, cela ne peut pas être lui. Je lui ai toujours appris les bonnes manières, il est bien élevé. En réalité, il s'agit d'un fils qui a toujours appris à voir ses besoins immédiatement satisfaits et qui, lorsqu'il grandit en taille et en âge (en non en conscience dirait-on) ne peut accepter brutalement et par enchantement d'être confronté au manque et à la frustration. Car l'abondance et la satisfaction immédiate du désir, par l'exclusion de la réalité qu'elle entraîne, mettent le sujet dans une temporalité particulière celle du présent immédiat. Il n'y a ni passé, ni avenir⁵. La satisfaction immédiate ne permet aucune place pour l'expérience individuelle de la frustration. Car la frustration provient de l'expérience, du vécu, du ressenti et de la prise de conscience du manque.

Dans cette perspective, l'organisation sociale et l'échelle des valeurs ne sont pas explicatives d'un mode de fonctionnement déviant. Seule la relation au temps, l'apprentissage de la limitation du désir et le plaisir de réaliser soit même, au prix d'efforts parfois considérables, peuvent permettre au sujet de grandir, de devenir un homme non pas debout, mais responsable.

La différence éducative filles/garçons réside dans la position de chacun vis-à-vis de la place du bébé-kangourou. Aux filles la contrainte d'apprendre à satisfaire leurs futurs enfants, aux garçons, le plaisir infini sans cesse renouvelé de voir leurs besoins satisfaits et parfois anticipés. Et si les filles et plus tard les femmes semblent plus mûres que les garçons, c'est surtout parce qu'elles ont appris très tôt l'impossibilité de voir satisfaire leurs besoins et la nécessité pour elles d'être dans la position de la mère totalement gratifiante. Dans les deux cas, nous sommes dans une situation de négation de la réalité de l'individu qu'il soit homme ou femme. Nous sommes dans la perpétuation d'un système dans lequel la dépendance est sans cesse renouvelée, et constitue le modèle de référence du fonctionnement social. Autrement dite, la question n'est pas ou pas seulement celle de la dépendance à la mère-patrie, mais celle de la reproduction d'un système qui ne nous permettra jamais de sortir de la dépendance à la mère-patrie. Dès lors le questionnement qui se pose n'est plus celui de changer notre relation à la mère-patrie, mais de changer notre relation à la mère pour voir évoluer la relation à la mère-patrie. Le changement social s'opère d'abord à travers le changement individuel et familial. Car changer de système politique ne peut aboutir comme par enchantement, à changer les individus qui évoluent dans ce système. D'ailleurs, nous avons noté que derrière la question du changement institutionnel, celle qui se profile et qui est à notre sens la plus importante est celle de garder ou non, le lien à la mère-patrie. Et si dans la forme, la question est posée de manière plus intellectualisée, dans le fond, nous restons encore dans le clivage dépendance ou kaskod, faute d'avoir été préparé à devenir des hommes responsables pour lesquels une telle question ne se pose pas. Et l'on pose la question du statut, en occultant le mode de société et le type de relations humaines que l'on veut construire.

⁴ Les chiffres actuels de l'INSEE indiquent que les familles monoparentales à référence maternelle représentent 20% des familles contre 37% en 1994.

⁵ Nous pouvons trouver ici une explication de la plainte sans cesse entendue chez nous de l'absence d'histoire ou du refus de l'histoire. Un bébé-kangourou n'a pas besoin d'histoire pour exister, il n'a besoin que de sa mère.